

LA SAISON DE L'ÉVEIL



Novembre était presque trop laid pour être vrai. Plus de saison, plus rien. Un long temps suspendu dans l'air... Les couleurs de l'automne s'étaient éteintes avec la dernière citrouille de l'Halloween et la neige tardait à tomber. Les gens se pressaient dans les rues, se heurtant sans même prendre le temps de s'excuser. Ils s'évadaient en tout sens, chacun à la recherche de quelque chose, une lumière, une chaleur, un gîte.

La nuit était tombée. Je suivais depuis une bonne demi-heure une femme dont l'allure et la manière m'avaient intriguée. Son visage avait l'expression austère et dramatique de certaines sculptures antiques.

Elle avançait, sûre d'elle, louvoyant et tanguant à travers la foule, le regard bien droit comme si elle fouillait l'horizon obscur à la recherche d'un visage aimé, puis oublié. Elle voguait comme un bateau. Ventre rond, flancs généreux, fesses

rebondies, joues pleines, bras et jambes enrobées, tout cela la rendait imposante comme la coque d'un navire. Une force latente.

Son port de tête majestueux se dressait au-dessus des autres telle une figure de proue au-dessus des flots. Elle voguait comme un bateau et pour continuer l'image, je dirais que la marée humaine semblait presque la porter, la bercer.

Plus nous avançons et plus j'avais envie de rebrousser chemin. J'avais le sentiment pressant d'aller contre mon gré. Nous nous dirigeons vers le sud, cette partie de la ville que je n'aime pas, car elle évoque pour moi toute la misère humaine qui ne semble devoir jamais finir, sans espoir de rédemption.

La femme coulait son chemin devant moi et je sentais presque son remous dans l'espace. Il se dessinait autour d'elle un fin tracé opalin. Je mis cela sur le compte des changements climatiques propres à cet entre-saison. Ça sentait la neige. Ce serait tout de même plus agréable que cette pluie pâteuse glissant sur la peau comme un baiser mou.

Tout à coup, la femme s'immobilisa. Elle huma l'air. Quelque chose de nouveau, de plus frais, se levait dans le vent... Mais bien sûr! Le fleuve. Son odeur. Nous étions dans le port.

Elle tourna son visage vers moi. Je reçus son regard comme une lame de fond venue de l'océan. De ses yeux à mes yeux, le flux et le reflux, une onde grise, le reflet d'un vif-argent. Elle s'est retournée vers l'eau sale du Saint-Laurent. Et sur ses berges, dans la noirceur et la bourrasque, s'est mise à chanter, s'est mise à hurler comme une louve ancestrale. Et tout autour d'elle, les âmes mortes jamais aimées, jamais comblées, les âmes jamais priées, jamais regrettées, les âmes égarées ne sachant où aller ni pourquoi y aller, se sont mises à danser. Toutes les âmes! Toutes les âmes à un bal de novembre conviées!

Et quand la femme cessa son chant, les âmes ainsi éveillées remontèrent le ciel comme des poissons remontent le courant. Et c'est par milliers qu'elles sont retombées, cristallisées en flocons blancs dans nos cheveux et sur nos joues en une froide caresse.

Ce sont les petites âmes de novembre qui font la première neige. Je le sais. Chaque année, quand je vois le premier flocon tomber, je regarde vers le fleuve et je prie.

Anne-Marie Desbiens